



HAL
open science

Les fondements culturels de la Nature

Séverine Sofio

► **To cite this version:**

Séverine Sofio. Les fondements culturels de la Nature. Cahiers du Genre, 2011, 51, pp.217-224. <halshs-04277921>

HAL Id: halshs-04277921

<https://shs.hal.science/halshs-04277921v1>

Submitted on 10 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Les fondements culturels de la Nature.

Note critique autour de Priscille Touraille, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'adaptation biologique*, Paris, Editions de la MSH, 2008, 439 pages. [PT], et Eric Brian et Marie Jaisson, *Le sexisme de la première heure. Hasard et sociologie*, Paris, Raisons d'agir, 2007, 379 pages. [BJ]

Publiée dans *Les Cahiers du genre*, n°51, 2011, p.217-224.

Séverine Sofio, sociologue (CRESPPA-CSU)

Au centre de ces travaux, on trouve une interrogation commune : l'intérêt pour le jeu du culturel sur le biologique. Cette interrogation se manifeste à travers deux perspectives simultanément abordées dans les deux ouvrages : d'une part, en montrant, par la déconstruction minutieuse d'un nombre impressionnant d'études passées, comment l'idéologie s'est greffée sur les raisonnements scientifiques comme « les virus aux programmes informatiques » (PT 103), c'est-à-dire comment la science (qu'elle soit biologique ou sociale) a pu confirmer l'idée d'une intangibilité de la « Nature » plus souvent par omission que par un véritable fourvoiement scientifique ; d'autre part, en contribuant directement à cette révision de la connaissance par la remise en questions de données écartées des discours savants car supposément « naturelles ».

Le livre de P. Touraille est issu d'une thèse d'anthropologie, explicitement située au carrefour des sciences de la vie et des sciences sociales, qui aborde de front l'argument physiologico-atavique auquel sont si fréquemment confrontés celles et ceux qui enseignent le genre et la construction sociale des différences entre les sexes : *...n'empêche que les hommes restent plus grands et plus forts que les femmes – c'est bien que la Nature les veut dominants !* Grâce à la recherche de Touraille, on comprend que la plus grande taille des hommes est – justement – une conséquence de plus de l'infériorisation symbolique et sociale des femmes. L'anthropologue montre en effet clairement que le dimorphisme sexuel de taille corporelle qui semble aussi « naturel » qu'universel, c'est-à-dire totalement inaccessible au « social », est en fait le résultat de l'inscription dans les chairs de plusieurs millénaires d'une domination entièrement culturelle. Tout l'objet de ce livre est d'expliquer comment le genre s'est inscrit dans le génome humain, témoignant du fait qu'une « caractéristique parfaitement biologique puisse, en même temps, être indiscutablement sociale » (PT 21). La découverte est tellement énorme qu'on en arrive à se demander pourquoi elle n'a pas eu davantage de résonance, ne serait-ce que dans le domaine des études sur le genre !

Les premières pages du livre sont l'occasion d'une mise au point passionnante sur la notion de dimorphisme sexuel. Selon les critères choisis, la définition du sexe est, en effet, hautement variable et soumise, dans nos contrées occidentales, à un ethnocentrisme profond qui nous fait oublier – par exemple – que la plupart des hommes sur terre n'ont pas de barbe et ont une pilosité bien moins développée que celle de la majorité des femmes européennes, ou que toutes les civilisations ne sont pas convaincues que les hommes doivent être plus forts que les femmes. Touraille met aussi en évidence les idées reçues associées à la perception commune des notions d'évolution et de sélection, souvent considérées comme le résultat d'un phénomène « naturel ». Or (ce qui est évident pour les spécialistes de biologie évolutive) ce n'est pas le cas : les animaux domestiques, par exemple, ont connu une évolution qui n'a rien à voir avec leurs capacités de survie, mais avec le « caprice de l'Homme » (Darwin). Les variations de taille (ou de tout autre caractère physique) des individus au sein d'une espèce donnée dépendent donc de l'articulation complexe de facteurs génétiques et environnementaux. Le caractère problématique de la

définition de l'adaptation est lié au fait qu'elle confond l'idée que les individus au sein d'une espèce donnée s'adaptent *pour leur survie* et l'idée qu'ils s'adaptent *pour un meilleur « succès reproductif »* (« à savoir le nombre de descendants qu'engendre un individu, relativement à ses congénères » - PT 65). Reprenant Darwin, Touraille introduit la différence – subtile et toujours en débat parmi les théoriciens de l'évolution – entre « sélection naturelle » (le mécanisme par lequel des individus vont avoir une meilleure capacité de survie que leurs congénères ou par lequel ils vont davantage se reproduire) et « sélection sexuelle » (qui désigne les avantages de certains individus, au sein d'une espèce et *d'un même sexe*, uniquement en ce qui concerne la reproduction). L'idée est ainsi d'introduire la possibilité – relativement contre-intuitive— que les caractères concernés par la sélection sexuelle puissent aller jusqu'à mettre en péril la survie des individus qui en sont porteurs, au point que l'avantage reproductif puisse exister *au détriment* de la longévité ou de la bonne santé. On parle alors d'adaptations *contenses*.

Touraille reprend ensuite l'étude célèbre du sociobiologiste Richard Alexander (1979), qui avait tenté – sans grand succès – de relier le dimorphisme sexuel de stature au régime matrimonial des sociétés humaines. Ce modèle explicatif a été, depuis, largement critiqué, au profit de celui qui fait de la plus haute stature chez les hommes le résultat du choix des femmes qui préfèrent les plus grands d'entre eux. Mais cette sélection des hommes grands par les femmes va de pair avec une sélection des femmes petites par les hommes. Touraille pose alors la question des raisons de cette préférence des hommes pour les plus petites d'entre elles, et du coût que cette sélection a pu représenter pour les femmes. Elle s'attaque ainsi à une autre face du problème en abordant la question des besoins énergétiques selon le sexe : on sait que dans les situations de stress alimentaire chronique (malnutrition durable), une petite taille donne un avantage sélectif. Or les paléanthropologues ont, par ailleurs, montré il y a longtemps que la bipédie a conduit à une réduction du canal d'accouchement, qui a elle-même entraîné une augmentation de stature : les femmes grandes connaissent des accouchements moins difficiles que les femmes petites. La mortalité maternelle (cette « tragédie obstétrique » perpétuée sur des millénaires, qui constitue le « phénomène le moins pris en compte par les sciences » PT 253) est principalement due aux disproportions foeto-pelviennes, dont le risque augmente lorsque la parturiente est très jeune, lorsque les accouchements sont nombreux ou lorsque le père est plus grand que la mère. Tel est le dilemme adaptatif des femelles *Homo Sapiens* soumises à des « forces sélectives contradictoires » : le problème d'obtenir des calories durant la grossesse et l'allaitement favorise des femmes petites, mais le processus de l'accouchement favorise des femmes grandes. « Si le dimorphisme de stature est partout un dimorphisme où les femmes sont plus petites que les hommes, cela veut dire que partout se sont exercées des contraintes nutritionnelles capables de surpasser en ampleur les contraintes obstétriques que l'on vient de voir, (...) entraînant une réduction de la stature. » (PT 275) Parce que cette limitation de ressources subie par les femmes est partout répandue, mais ne semble toucher qu'elles, elle ne peut être liée à un environnement particulier ou à des causes « écologiques » : il s'agit donc bien d'un phénomène social et culturel.

L'idée, toujours courante, selon laquelle les hommes auraient des besoins alimentaires plus importants que les femmes (3000 kcal/jour pour les premiers, 2200 pour les secondes, selon la FAO) est pourtant bien une idée reçue. Touraille revient ainsi sur la question des inégalités alimentaires liées au genre et sur l'aveuglement absolu des ethnologues face à cette violence fondamentale que représente l'inégal accès aux protéines en fonction du sexe (Cf. le titre de ce chapitre qui annonce, dans le style enjoué de l'auteure : « Les femmes ont faim ? qu'on leur donne des symboles ! », p.327). Au terme d'un développement tout à fait passionnant autour de la chasse et du monopole des aliments protéinés par les hommes (qui ont généralement un accès illimité aux glucides issus du travail de récolte, de cueillette et de préparation des femmes), l'auteure affirme que ces inégalités alimentaires relèvent d'« un système de pénurie institué (...) dans un nombre incalculable de sociétés humaines » (PT 344). Elle y voit une conséquence de la volonté de contrôler la fécondité des femmes, et rejoignant N.-C. Mathieu, Touraille affirme : « L'affaiblissement d'individus affamés qui, physiologiquement parlant, auraient les plus grands

besoins de nutriments, semble un des moyens les plus terriblement efficaces qui aient été trouvés pour asseoir une domination. Si l'on suit les théories selon lesquelles les besoins nutritionnels du cerveau chez l'être humain sont incompressibles (...) [au risque de problèmes neuronaux] on peut se demander si la 'conscience dominée des femmes' (...) n'est pas seulement un effet d'endoctrinement mais aussi d'affaiblissement réel des capacités de réaction mentale » (PT 329). Or un « silence théorique » plane sur la question car l'hypothèse qui donnerait les inégalités nutritionnelles comme force sélective possible sur la stature des femmes n'est jamais formulée. Cet aveuglement pourrait également être lié au fait que l'étude du dimorphisme sexuel de taille corporelle dans l'espèce humaine disqualifie le paradigme de la « valeur adaptative de la culture », qui fait de la culture un auxiliaire de l'adaptation biologique, dans l'idée (fallacieuse) qu'aucun comportement culturel ne pourrait aller contre les intérêts reproductifs des individus. Or l'adaptation par sélection des femmes petites a été si coûteuse pour elles qu'on peut même la qualifier de « meurtrière » : « si le lien entre la stature et la capacité obstétrique montre qu'une grande stature est encore plus avantageuse pour les femmes que pour les autres mammifères femelles dans la reproduction, le dimorphisme sexuel de stature ne devrait pas plus exister dans l'espèce humaine que chez les indris ou les gibbons. Dès lors, l'injonction biblique 'tu enfanteras dans la douleur' (...) serait à envisager comme la justification *post hoc* des effets sur le biologique de rapports sociaux fondamentalement inégalitaires. » (PT 355).

Les sociologues Eric Brian et Marie Jaisson sont, quant à eux, partis d'une autre évidence de l'ordre du biologique : la proportion plus importante de garçons à la naissance, présentée comme un phénomène à la fois constant et « naturel » dans les sociétés humaines. La croyance selon laquelle le surcroît de garçons à la naissance est un signe de dynamisme et de normalité des sociétés s'est d'ailleurs si bien répandue, qu'elle fonde même un récent article scientifique proposant d'en faire un « indicateur de veille sanitaire ». Les auteurs montrent pourtant que le sex-ratio à la naissance est un phénomène historiquement variable – preuve qu'il ne s'agit pas d'une donnée strictement biologique et inaccessible au social – susceptible d'aller, au cours des deux derniers siècles en Europe ou en Asie, de 50 à 55% de garçons parmi les nouveau-nés. Dans un travail exigeant, épistémologiquement essentiel, combinant sociologie, histoire et mathématiques, Brian et Jaisson proposent ainsi une analyse de cette variabilité interprétée comme le résultat du « sexisme de la première heure », cette *première heure* étant le laps de temps « entre le moment où le sexe de l'enfant à naître est encore incertain et celui où il est supposé établi (...). Longtemps, ce fut au premier sens du mot : la première heure après l'accouchement. » (BJ 188).

Les auteurs mènent ici une double enquête, l'une est l'histoire de la perception de la régularité ou des variations de la proportion des sexes à la naissance depuis le XVIIIe siècle ; l'autre est une étude socio-morphologique du phénomène. La première partie de l'ouvrage est, ainsi, une étude au croisement de l'histoire des sciences (et de ses liens avec l'administration) et de l'histoire des phénomènes sociaux les plus « macro ». Brian et Jaisson consacrent, par exemple, un développement particulièrement intéressant aux procédures d'enregistrement de l'enfant – acte *social* s'il en est, qui se fait dans différents contextes (religieux ou laïc) au cours de la période considérée, et n'obéit donc pas à des règles universelles (enregistre-t-on les enfants naturels ? les enfants morts-nés ? etc.) Si l'enregistrement des naissances n'est pas systématique, le sexe de l'enfant enregistré est néanmoins *toujours* noté (BJ 89-94).

La proportion des sexes à la naissance a interrogé nombre de grands esprits aux XVIIIe et XIXe siècles : Condorcet, Laplace, Fourier, Comte, Quételet ... Tous ont constaté le surcroît de garçons à la naissance, pour lequel plusieurs causes ont été avancées : hasard, causes sociales (les naissances hors mariage présenteraient une proportion différente de sexes) ou physiologiques (le défaut de force chez la mère entraînant supposément une surmortalité des garçons à la naissance). Avec M. Halbwachs, la sociologie durkheimienne s'intéresse à la question du sex-ratio, à travers le lien établi (mais infirmé par les auteurs) entre le nombre de naissances masculines et

l'écart d'âge existant entre les époux : plus l'écart est grand, plus il naîtrait de garçons. Ce travail effectué dans les années 1930 est d'ailleurs repris par les Nazis dans le cadre d'un programme de contrôle du sex-ratio, dans le but de produire plus de mâles au sein des familles « supposées idéologiquement et racialement pures ».

Après cette archéologie du traitement de la question du sex-ratio à la naissance, les auteurs présentent leur propre analyse du phénomène, à partir d'un corpus de données démographiques d'une ampleur considérable, qui mettent en évidence les fluctuations profondes du sex-ratio entre l'Asie, l'Amérique latine et l'Europe, du XIXe siècle à aujourd'hui. De la France pendant les deux guerres mondiales, à la Chine de la période 1970-1999 (politique de l'enfant unique), en passant par le Mexique contemporain, le sex-ratio apparaît bien comme une donnée dynamique ayant une cohérence propre. Brian et Jaisson distinguent sex-ratio « secondaire » ou *ex post* (après la naissance) et sex-ratio « primaire » ou *ex ante*, valant au stade de la fécondation – ce dernier étant évidemment particulièrement difficile à vérifier, même si « dans le cas de l'espèce humaine, (...) l'équilibre entre les deux sexes à la fécondation demeure l'hypothèse la plus solide. » (BJ 163). Pour les auteurs, trois facteurs sont susceptibles d'interférer sur le niveau de sex-ratio *ex post* : des « interventions humaines après une identification précoce du sexe de l'enfant à naître ou du nouveau-né (...) [liées] à des formes de traitements différenciés selon les sexes » qui se jouent souvent « aux limites de la conscience » (BJ 271) ; la part des naissances relevant d'ambiguïtés sexuelles (environ 0,025%) ; et la « zone d'ombre » des procédures d'enregistrement à l'état civil. « C'est donc bien pendant une plage de temps qui s'étend des premières possibilités d'identification du sexe de l'enfant à naître jusqu'à son inscription à l'état civil que des différences de traitement opèrent aujourd'hui, et ont opéré jadis, quels qu'en aient été les contextes pratiques et technologiques » (BJ 168-169) ; autrement dit, le sex-ratio *ex post* varie selon le niveau général d'intensité des discriminations sexistes et selon la diversité des sensibilités de l'entourage des naissances à ce niveau général de discrimination. Le cas du Japon est, à cet égard, tout à fait intéressant puisqu'il connaît un brutal décrochage du nombre de naissances féminines en 1906 et en 1966, qui sont les années dites du « cheval de feu » (condamnant les filles nées à ce moment du calendrier traditionnel, à un destin funeste). Le net déficit de filles pour ces deux années est dû à la fois à une réduction du nombre de naissances (avant ou après que les parents aient pris connaissance du sexe de l'enfant) et à des arrangements avec les médecins ou l'état civil (le déficit de déclarations de naissances étant largement rattrapé l'année suivante).

Sans aller jusqu'à la grande visibilité du phénomène (analysé par ailleurs dans le livre) des « missing girls » que connaît notamment l'Inde, on constate qu'un sex-ratio *ex post* de 51,25% (comme en France aujourd'hui) signifie concrètement une répartition des naissances entre 410 000 garçons et 390 000 filles, soit une différence de 20 000 cas, produite par un ensemble de causes. Brian et Jaisson se penchent ainsi plus précisément, dans le dernier chapitre, sur les modalités de cette discrimination, de l'infanticide actif (BJ 192-195) aux différentes pratiques discriminatoires liées à la « socialisation périnatale ». C'est à travers ces pratiques que le sexisme de la première heure imprime son effet « sur le corps physique de la société jusqu'à l'entrée des nouveau-nés dans la vie sociale, c'est-à-dire dès avant la naissance. Ainsi peut-on conclure, sans craindre un paradoxe, que la naissance sociale *prévède* l'accouchement » (BJ 247).

Ces deux recherches suscitent, chacune à leur manière, un incroyable effet de dessillement. Notons-le, parce qu'il s'agit d'une qualité rare : les deux livres considérés ici sont extrêmement didactiques dans leur construction. Leur argumentaire est, dans les deux cas, parfaitement rigoureux : on avance pas à pas dans un raisonnement précis, foisonnant et, pour cela, relativement exigeant. Mentionnons, en outre, que les deux ouvrages présentent une bibliographie impressionnante et un index fort utile. Plus globalement, quoique fort différents dans leurs intérêts et dans leur style, les travaux de P. Touraille d'une part, et d'E. Brian et M. Jaisson d'autre part, posent explicitement la question des conséquences biologiques des inégalités. Ainsi, trente ans après les premières élaborations théoriques autour de l'idée que « le genre

précède le sexe », c'est-à-dire que l'idée de différence (donc la hiérarchie) est antérieure à la différence elle-même, la seconde *procédant* finalement de la première, les deux ouvrages considérés ici donnent à une nouvelle résonance à cette proposition fondatrice des études de genre, chacun démontrant, concrètement, comment le genre s'est inscrit dans les chairs jusqu'à des niveaux insoupçonnés. Ces deux ouvrages sont aussi des appels à l'interdisciplinarité et à l'ouverture des sciences sociales aux problématiques « biologiques » (et vice versa), seul moyen de voir, dans la totalité de ses effets, la sociodicée de la domination masculine qui ancre sa légitimité dans le biologique, lorsque – ainsi que le démontrent brillamment ces travaux – le biologique lui-même a déjà enregistré les effets de la domination.